L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 28 JANVIER 1889. 62ème Année

Dufour & Dennet,
Propriétaires-Editeurs

Entered at the Post Office at New Orleans, La as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 28 JANVIER 1889.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION DU DIMANCHE.

1 an	$3 00

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

M. de Bismarck et le professeur Geffcken.

SÉRIE A LA NOIRE.

Le professeur Geffcken a été remis en liberté. Bien qu'il ne faille pas plus de vingt-quatre heures pour faire d'une chose récente une vieille nouvelle, et qu'il se soit écoulé plusieurs mois depuis l'arrestation du professeur Geffcken, on n'a peut-être pas encore oublié pour quels motifs celui-ci avait été tradruit devant la cour suprême de justice de Leigzig, sous la prévention de crime de haute trahison. C'est le professeur Geffcken qui avait communiqué à la *Deutsche Rundschau* une copie des Mémoires de Frédéric III, dont la publication a provoqué une si vive irritation chez le prince de Bismarck et fait tant d'impression en Europe.

Les poursuites intentées contre lui ont dû être abandonnées, les pages du Journal du défunt empereur n'ayant pas le caractère de secrets d'Etat, et leur publication n'offrant pas une base suffisante pour continuer le procès. Les éléments constitutifs du crime de haute trahison manquaient totalement. Le professeur Geffcken n'aurait pu être poursuivi que pour violation de la loi sauvegardant la propriété littéraire. Le crime se transformait en délit. Au lieu d'être condamné aux travaux forcés, le prévenu en eût été quitte pour une amende de quelques centaines de marks. On a voulu éviter ce dénonnement ridicule, et c'est pourquoi le professeur Geffcken a été rendu à la liberté après quelques mois de détention préventive.

"La magistrature allemande—dit la *Liberté*—a affirmé son indépendance en une affaire où M. de Bismarck était engagé d'amour-propre, ah'eh, avec moins de fermeté, elle aurait pu être tentée de se montrer servile. Cette attitude lui fait le plus grand honneur.

"Le prestige du chancelier sort quelque peu entamé de cette aventure judiciaire. C'est Pour la satisfaction de ses ressentiments personnels qu'il avait déféré aux tribunaux l'auteur de la divulgation du *Tagebuch*. Son dessein évident était de mouter un procès dans lequel auraient été enveloppés M. de Roggenbach et d'autres amis et partisans de Frédéric III. L'inoubliable affaire Arnim n'eût été qu'une idylle auprès de celle-ci, s'il n'avait dépendu que de M. de Bismarck. Merci les perquisitions opérées chez M. de Roggenbach n'ayant amené aucun résultat, et les honorables scrupules des juges de Leipzig ne permettant pas de poursuivre M. Geffcken, tout l'échafaudage s'est écroulé du coup. Il était écrit que le chancelier ne savourerait pas les douceurs de la vengeance.

"Le procès Geffcken est, avec l'incident Morier, un des épisodes de la campagne que M. de Bismarck mène contre la mémoire de Frédéric III, et qu'il eut mieux fait, assurément, de ne pas entreprendre, à en juger par les résultats. Le défunt empereur avait consigné dans son Journal des observations désobligeantes pour le chancelier, qui, à son avis, n'avait pas contribué, autant qu'il s'efforçait de le faire paraître, à la fondation de l'unité et de l'Empire. Pour se venger, M. de Bismarck a voulu prouver que Frédéric III avait toujours été sen à l'écart des affaires par son père Guillaume Ier, que le kronprinz était un idéologue bavard et indiscret. C'est dans ce but que des poursuites avaient été intentées contre le professeur Geffcken, que des perquisitions avaient été opérées chez M. de Roggenbach, et que sir Robert Morier a été accusé d'avoir livré à Bazaine le secret des mouvements stratégiques de l'armée allemande autour de Metz.

"Geffcken, Rofgenbach et Morier étaient trois amis de Frédéric III, trois amis du premier degré; or, l'un bénéficie d'une ordonnance de non-lieu, l'autre n'a même pas été poursuivi, et le troisième n'est pas le moins du monde atteint par les imputations malveillantes lancées contre lui. La conclusion découle d'elle-même: M. de Bismarck est dans une mauvaise veine.

Extrait du journal de Mme C....

X...., le carrossier, est très myope. On prétend qu'il a un landau sur l'œil.

N'aimant pas le beurre, M. Sar dîne en ville.

C'est surtout quand ils sont sales que les pieds de l'Auvergnat tiennent de la place.

En géographie, il est quelquefois question de bras de mer, jamais de ceux du père.

En été, pour me rafraîchir, je ne me sers que de papier glacé.

Quelle est la femelle du moutard? C'est la moutarde.

S'il y a un Dieu pour les ivrognes, en revanche il y a bigrement d'ivrognes pour un seul Dieu.

Les messes qu'on entend le moins, ce sont les messes basses.

C'est principalement pendant les grandes chaleurs qu'on reconnaît le frère et la sueur.

Mme de Saint-Cruchette désire faire faire son portrait par un peintre en renom.

Elle se présente chez le maître. C'est un élève qui ouvre la porte et la prie d'attendre un instant: le maître est occupé à une étude.

—Oh! mais. Je n'en veux pas, s'écrie la dame en se récriant. Il me faut à moi un peintre qui ait fini toutes ses études.

On conduisait, ces jours-ci, à sa dernière demeure, un commerçant ruiné, de faillites en faillites, était arrivé à laisser deux millions à sa veuve.

Il y eut des discours:

—Adieu! disait un des complices du défunt d'une voix trempée de larmes, adieu, ô mon meilleur ami! tu emportes avec toi dans la tombe les regrets de tout le monde, tu emportes avec toi l'estime et les regrets, tu emportes avec toi....

—De grâce! exclama un des assistants, ajoutez qu'il m'emporte cinquante mille francs.

Dans un restaurant de Park Row:

—Garçon, ce café dépose.

—Il vous a pris pour un coroner, sans doute.

Le jeune prince de B.... ayant achevé ses études et ses exercices, on lui demanda ce qu'il avait le mieux appris.

—C'est, répondit-il, à monter à cheval, parce que mes chevaux ne m'ont pas flatté.

Définition sherbonnée sur un mur de guinguette de la butte Montmartre:

Dimanche.—Jour de repos éreintant pour les travailleurs.

Heureusement qu'ils ont le lundi pour se refaire.

Joseph Prud'homme était devenu radical: maintenant, sa haine pour l'Italie se comprend plus de bonne:

—Messieurs, dit-il, hier, avec un geste inspiré, le christianisme, voilà l'ennemi

---

Un accident est venu troubler la chasse en forêt.... La victime a été frappée en pleine figure. On en cause incidemment au Pavillon des Gardes.

Un médecin dit, en manière de conclusion:

—Ce pauvre X....! Ça lui coûtera les yeux de la tête.

On conduisait, ces jours-ci, à sa dernière demeure, un commerçant ruiné, de faillites en faillites, était arrivé à laisser deux millions à sa veuve.

Il y eut des discours:

—Adieu! disait un des complices du défunt d'une voix trempée de larmes, adieu, ô mon meilleur ami! tu emportes avec toi dans la tombe les regrets de tout le monde, tu emportes avec toi l'estime et les regrets, tu emportes avec toi....

—De grâce! exclama un des assistants, ajoutez qu'il m'emporte cinquante mille francs.

Dans un restaurant de Park Row:

—Garçon, ce café dépose.

—Il vous a pris pour un coroner, sans doute.

Le jeune prince de B.... ayant achevé ses études et ses exercices, on lui demanda ce qu'il avait le mieux appris.

—C'est, répondit-il, à monter à cheval, parce que mes chevaux ne m'ont pas flatté.

Définition sherbonnée sur un mur de guinguette de la butte Montmartre:

Dimanche.—Jour de repos éreintant pour les travailleurs.

Heureusement qu'ils ont le lundi pour se refaire.

Joseph Prud'homme était devenu radical: maintenant, sa haine pour l'Italie se comprend plus de bonne:

—Messieurs, dit-il, hier, avec un geste inspiré, le christianisme, voilà l'ennemi

---

Un accident est venu troubler la chasse en forêt.... La victime a été frappée en pleine figure. On en cause incidemment au Pavillon des Gardes.

Un médecin dit, en manière de conclusion:

—Ce pauvre X....! Ça lui coûtera les yeux de la tête.

L'ABEILLE

DE LA

Nouvelle-Orléans

JOURNAL QUOTIDIEN,

AVEC UNE

EDITION HEBDOMADAIRE

PARAISSANT

LE

SAMEDI MATIN

Contenant toutes les matières publiées pendant la semaine dans l'édition quotidienne.

BUREAUX ET ATELIERS,

No 73 RUE DE CHARTRES

Entre Conti et Bienville.

ABONNEMENTS:

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Un mois	25

On s'abonne à la semaine avec les porteurs et les marchands de journaux.

L'ABEILLE,

Fondée le 1er septembre 1827, est le plus ancien journal quotidien de la Louisiane et du Sud-Ouest.

Elle est lue par toute la population franco-louisianaise et est conséquemment, au point de vue des annonces, un excellent organe de publicité.

Elle est reçue non-seulement dans toutes les paroisses créoles de la Louisiane, mais dans les Etats voisins, au Mexique, aux Antilles, en Europe, partout enfin où on lit le français et où on s'intéresse aux affaires de notre pays

L'ABEILLE publie tous les jours, en outre des matières politiques, littéraires et locales:

Des dépêches télégraphiques complètes de tous les points des Etats-Unis et de l'étranger.

Un Bulletin maritime,

Une liste des navires en partance dans les ports étrangers et américains pour la Nouvelle-Orléans,

Une liste des navires dans le port de la Nouvelle-Orléans,

Un Bulletin Financier,

Un Bulletin Commercial,

Les heures de départ et d'arrivée des trains de chemins de fer.

Les jours de départ des bateaux à vapeur.

BUREAUX ET ATELIERS:

73.....CHARTRES.....73

FEUILLETON.

[Il arrive souvent à beaucoup de nos lecteurs qui laissent s'accumuler plusieurs chapitres du feuilleton, pour les lire à la fois, d'en égarer quelques-uns. Pour leur être agréables, nous reproduisons maintenant, dans une édition spéciale du lundi, tout ce qui a paru pendant la semaine du roman en cours de publication.]

LES DRAMES DE LA VIE.

LA COMTESSE PAULE.

PAR EMILE RICHEBOURG.

CINQUIÈME PARTIE.

EXPIATIONS.

V

PATTE DE VELOURS.

—Suite—

—Que dites-vous là, comtesse? Quand on a comme vous la jeunesse et la beauté, on tient trop à la vie pour se tuer.

Il s'arrêta, attendant une réplique; mais Paule restant silencieuse, il reprit:

—Je reviens à ce que nous disions; vous adorez vos enfants et c'est sur votre amour maternel surtout que je compte pour vaincre votre résistance.

La comtesse eut dans le regard quelque chose d'indéfinissable.

Elle aurait pu lui dire:

—Toute ma force est là où vous croyez me trouver faible.

Mais elle resta muette et il continua:

—Je ne suis pas dupe, croyez-le, de la tranquillité que vous affectez devant moi; je n'ignore pas ce qui vous est arrivé! C'est après avoir perdu vos enfants que vous avez été trouvée, au milieu de la nuit, mourante sur un chemin; ces malheurs sont arrivés par votre faute; il ne fallait pas quitter les Bergères; pourquoi êtes-vous partie? Un coup de tête, une folie!.... Et vous ignorez ce que sont devenus vos enfants, et vous êtes dans une inquiétude mortelle sur leur sort. Moi, comtesse, je sais ce qu'ils sont devenus, je sais où ils sont.

—Vous le savez! s'écria-t-elle, l'interrogeant avidement du regard

—Oui.

—Où sont-ils? dites-le moi!

—Ils sont en lieu sûr; je les ai retrouvés comme je vous ai retrouvée, et comme vous ils sont en ma puissance.

Un sombre éclair traversa le regard de la comtesse.

—Le fourbe! il ne sait rien, pensa-t-elle.

Elle fut sur le point de lui crier:

—Vous mentez!

Mais elle eut assez de force et de prudence pour se contenir.

Lui, qui l'observait, se méprit sur la cause de son agitation, et il fut convaincu qu'elle ignorait ce que Georges et Edouard étaient devenus, quand elle lui répondit d'une voix dont l'émotion simulée cachait l'ironie:

—Me voilà donc enfin tranquillisée au sujet de mes enfants; je vous remercie, monsieur de Miray.

Le baron se contenta de ces paroles, ignorant absolument comment le cœur d'une mère pouvait manifester sa joie ou sa douleur.

—Oui, comtesse, reprit-il, croyant avoir réussi à la tromper et s'en félicitant, vous pouvez être tranquillisée, vos enfants se portent bien et les soins ne leur manqueront point. Maintenant, quand vous voudrez les revoir, vous n'aurez qu'à m'en témoigner le désir, en m'accordant vos baisers d'amour que je ne cesserai pas de vous demander.

Paule soupira et secoua la tête.

—Alors, dit-elle tristement, je ne verrai plus mes pauvres petits enfants.

—Si, si, vous les reverrez; vous me détestez, je vous fais horreur, vous me l'avez dit; malgré cela j'ai la prétention de croire que vos sentiments à mon égard changeront; vous, enfants d'une part, de l'autre la solitude et le silence auront sur vous une influence qui me sera favorable. Après m'avoir détesté, vous m'aimerez. Alors vous serez à moi, nous serons l'un à l'autre et je ferai de vous la plus heureuse des femmes. Réfléchissez, comtesse, réfléchissez, comprenez que vous ne devez pas hésiter entre une existence misérable et la vie luxueuse que je vous promets, une vie de plaisirs sans cesse renouvelés.

S'il vous répugne de rentrer à Verdraine, j'ai un autre château; si vos scrupules vont jusqu'à ne pas vouloir rester en France, eh bien, nous irons à l'étranger, en Italie, en Hollande, en Russie, en Amérique, enfin où vous voudrez; dans n'importe quel pays nous vivrons de notre bonheur.

Paule, Paule, laissez-vous convaincre. La passion désespérée est mauvaise conseillère et je suis décidé à tout faire pour vous posséder. J'ai pu avoir la pensée de me venger de vous, c'était de l'irritation que vous aviez fait naître; mais l'amour l'emporte sur mes ressentiments. Je vous aime, et il faut, je veux que vous m'aimiez.

Voyant que la comtesse restait muette, songeuse, il reprit, après un silence:

—Je ne vous fais aujourd'hui qu'une simple visite; je suis venu vous dire: examinez bien votre situation et réfléchissez. Réfléchissez, comtesse, vous en avez tout le temps, j'attendrai. Vous m'avez mis au défi de lasser votre patience; mais, dans votre intérêt et dans le mien, puisque vous ne me voulez pas de mal, ne lassez pas la mienne. Si vous me faisiez sortir de la réserve que je m'impose aujourd'hui, je ne répondrai plus de moi.

—J'examinerai ma situation, monsieur de Miray, répondit Paule, qui ne tenait pas à ce que le tigre montrât ses griffes, et puisque vous m'en donnez tout le temps, je réfléchirai.

—C'est bien. Je vous quitte et je ne reviendrai que dans quelques jours. Vous m'avez dit que j'étais prudent, c'est vrai, aussi est-ce par mesure de prudence que je ne vous reverrai pas avant quatre ou cinq jours; d'ici là vous aurez pris, je l'espère, une décision conforme à mes désirs. Dans le cas contraire, c'est moi qui serai forcé de prendre une résolution définitive.

Sur ces paroles menaçantes, il se leva et tendit la main à la jeune femme, qui n'avança pas la sienne.

Son regard eut une lueur fauve et il se mordit les lèvres.

—Soit, dit-il soudement, nous verrons plus tard.

Et il sortit en grognant son dépit.

Paule laissa échapper un long soupir de soulagement. Puis, les bras levés vers le ciel, elle murmura les noms de Mercédès et d'Etienne. C'était lui et elle qu'elle appelait à son secours; c'était d'eux qu'elle attendait sa délivrance.

VI

APPREUSE NOUVELLE.

C'était entre Pierre Rouget et nos personnages de Bellombe qu'une correspondance assez active s'était établie et se maintenait.

Après que la Papillonne eût quitté la comtesse, Gaspard avait écrit souvent pour donner des nouvelles de la malade. Celle-ci avait écrit à son tour, dès qu'elle avait été assez forte pour le faire. On avait commencé à adresser les lettres à l'ancien soldat. On continua.

Dans sa dernière lettre à son grand-père, Paule lui disait qu'elle espérait, dans sa prochaine lettre, fixer le jour où sa mère pourrait venir la chercher.

Cette lettre de Paule était arrivée à Saint-Amand le vendredi matin, la veille de l'enlèvement. Tout le monde s'était réjoui, et on attendait la lettre annoncée, qui ne pouvait tarder à arriver, Mme Pérard et Mélie se préparaient à partir.

On recevait des nouvelles de Bellombe tous les deux jours, que ce fût Gaspard ou la comtesse qui écrivît, et il était rare qu'on attendît une lettre trois jours. On devait donc recevoir le dimanche matin une lettre de Paule ou de Gaspard. Elle ne vint pas. Le lundi le facteur fit sa distribution à l'heure ordinaire. Rien. Le mardi, pas de lettre encore.

Le lundi on avait été étonné, le mardi ce fut de l'inquiétude, et comme la lettre impatiemment attendue n'arriva pas le mercredi, on passa de l'inquiétude à l'effroi.

La mère de Paule, ayant déclaré qu'il lui serait impossible d'écrire seulement une ligne, ce fut Etienne qui prit la plume.

Sa lettre parlait de l'inquiétude où était la famille de Mme de Verdraine de ne pas avoir reçu des nouvelles depuis cinq jours, et il suppliait M. Gaspard de répondre par le retour du courrier, en ne cachant rien de ce qui se passait.

La lettre fut portée au bureau de poste et partit par le courrier du matin, qui retournait à Beaune.

Etienne avait dit à ses amis:

—La lettre que j'écris en votre nom, père Rouget, arrivera demain matin à Bellombe; vendredi matin vous recevrez la réponse de M. Gaspard et nous saurons à quoi nous en tenir.

Or, la lettre du jeune homme se croisa avec une de M. Gaspard.

Ce silence était singulier et avait, en effet, quelque chose d'effrayant.

Qu'est-ce que cela voulait dire?

On ne savait que penser; on ne savait quoi s'imaginer.

La malade avait-elle en une rechute? Mais dans ce cas Gaspard aurait prévenu. Pourquoi n'écrivait-il pas?

Les mères sont toujours disposées à s'effrayer plus que de raison quand il s'agit de leurs enfants; la mère de Paule alla jusqu'à supposer que sa fille était morte et qu'on n'osait pas le lui dire. Elle eut une explosion de douleur que son père, Mme Denizot et Etienne eurent beaucoup de peine à calmer.

Toutefois, on ne pouvait en douter, il y avait quelque chose. Quoi? On se le demandait. Mais les suppositions ne mènent à rien, il fallait savoir exactement ce qui se passait à Bellombe, et pour cela écrire immédiatement à M. Gaspard, afin que la lettre pût partir le jour même.

Le jeudi matin, Etienne se trouva sur le passage du facteur, et lui demanda s'il avait une lettre pour Pierre Rouget.

—Oui, répondit le facteur, et c'est probablement la lettre qu'il attend depuis dimanche.

Au lieu de rentrer chez lui, Etienne se rendit chez le père Rouget, où il trouva Mme Pérard venue pour savoir s'il y avait une lettre. Etienne l'annonça, et ce fut avec des frémissements d'impatience qu'on attendit le facteur, qui avait un certain nombre de journaux et de lettres à distribuer avant d'arriver à l'extrémité de la commune. Enfin il parut et remit la lettre à Pierre Rouget.

—Tiens, mon garçon, tu vas lire, dit le vieillard en tendant la missive au jeune homme.

Etienne la prit, rompit le cachet, et, avant de lire:

—Cette lettre est de M. Gaspard, dit, il; elle a été écrite hier et n'est pointnaturellement, la réponse à celle que j'ai écrite hier aussi.

—C'est vrai, dit l'ancien sergent; j'aurais préféré que cette lettre fût de ma petite fille; pourquoi n'est-ce pas elle qui a écrit?

—Mon Dieu, fit la mère, je suis toute tremblante d'émotion, de crainte.... Quelque chose me dit qu'un nouveau malheur est arrivé à ma fille.

—Ne te mets donc pas d'avance de mauvaises idées en tête, répliqua le vieillard; voyons, Etienne, voyons ce que nous dit M. Gaspard.

Le jeune homme déplia la lettre.

—Oh! fit le père Rouget, il en a écrit bien long, quatre pages!

—Oui, répondit Etienne d'une voix oppressée.

Il avait jeté un regard rapide sur les premières lignes et avait aussitôt pâli.

—Etienne, tu es tout drôle, qu'as-tu donc? s'écria le vieillard.

—C'est bien sûr que nous apporte une mauvaise nouvelle.

Mme Pérard poussa un cri déchirant. A son tour Pierre Rouget devint affreusement pâle.

—Père Rouget et vous aussi, madame Pérard, reprit le jeune homme, il faut vous raidir contre la douleur; je ne sais pas encore ce que cette lettre va nous apprendre; mais je veux en conjure, soyez forts, ne vous laissez pas abattre.

—Tu as raison, Etienne; s'il y a encore du malheur, dressons-nous pour lui tenir tête.

—Ah! ma fille est morte! s'écria Mme Pérard.

Son père lui mit la main sur l'épaule et lui dit presque sévèrement:

—Tais-toi, je t'ordonne d'être calme.

Puis, se tournant vers Etienne:

—Lis, mon garçon, lis, nous écoutons.

Voici ce que lut le jeune homme, au milieu des soupirs, des gémissements, des sanglots du père et de la fille et non sans être interrompu souvent par des cris de douleur.

"Monsieur Pierre Rouget,

"Ma pauvre femme et moi nous sommes dans la consternation, dans le désespoir. Il faut que vous sachiez ce qui n'est passé et le faire faire de mon mieux pour vous le raconter.

"Samedi dernier une voiture attelée de deux chevaux s'est arrêtée devant ma maison. Une religieuse, paraissant avoir une soixantaine d'années, descendit de la voiture et entra chez moi. Elle me dit qu'elle était la supérieure de la communauté des sœurs de Saint-Joseph d'Alpérine et qu'elle venait trouver Mme la comtesse de Verdraine, qui, en Italie, en Hollande, en Russie, en Amérique, enfin où vous voudrez; dans n'importe quel pays nous vivrons de notre bonheur.

"Mme la comtesse était au jardin avec ma femme. Je m'empressai d'aller la prévenir que la religieuse désirait lui parler à l'instant.

"Mme la comtesse reçut la sœur dans sa chambre, et après qu'elles eurent causé au moins une demi-heure, Mme la comtesse nous appela, ma femme et moi, et elle nous dit que la bonne mère supérieure lui était envoyée par M. le comte de Verdraine qui, subitement atteint d'une maladie mortelle, se trouvait à Alpérine, dans une chaumière d'auberge. M. le comte avait reçu l'extrême-onction, il était presque à l'agonie et condamné par le médecin, qui ne lui donnait pas plus de deux jours à vivre encore; il demandait à voir sa femme avant de mourir afin d'obtenir le pardon de ses torts envers elle.

"Comme vous devez le penser, nous fûmes bien étonnés, ma femme et moi; mais que pouvions-nous dire? La religieuse était là, et une religieuse, cela en impose. Et puis, pas plus que Mme la comtesse, nous n'avions le droit d'être défiants.

"—Mes bons amis, nous dit Mme la comtesse, le comte de Verdraine est mon mari et le père de mes enfants; il m'appelle à son lit de mort; je ne puis lui refuser la suprême consolation qu'il me demande; mon devoir est de me rendre à son appel et de lui porter les paroles de miséricorde et de pardon qu'il attend. Cette bonne mère vient me chercher pour me conduire près de mon mari mourant; je vais partir avec elle.

"Mme la comtesse s'habilla, et avant de monter dans la voiture elle embrassa ma femme et nous dit:

"—Je ne peux pas savoir s'il me sera possible de revenir demain; mais si je dois rester plus d'un jour à Alpérine, à la communauté des Dames-de-Saint-Joseph, où je reçoit l'hospitalité, je vous écrirai ce soir même, afin que vous receviez ma lettre demain soir.

"Nous avons passé la journée du dimanche en nous peut plus tristement; nous étions contrariés, mécontents, sans savoir pourquoi. La nuit vint. La lettre promise attendue, nous étions n'était pas arrivée. Nous nous sommes couchés, mais il nous fut impossible de dormir. Nous avions toutes sortes d'idées bizarres qui nous tourmentaient. Annette me disait:

"J'aurais bien fait d'accompagner notre chère dame; l'envie ne m'en manquait pas, mais je n'ai pas osé lui dire de m'emmener.

"Annette avait le pressentiment d'un malheur.

"Le lundi matin et le lundi soir, pas de lettre. Nous étions dans une grande inquiétude. Alors, je dis à ma femme que si le lendemain matin nous n'avions pas de nouvelles de Mme la comtesse, je louerais une voiture et me ferais conduire à Alpérine.

"Le mardi matin, le facteur n'avait rien pour nous.

"J'avais prévenu le messager qui tenait à ma disposition un cheval et un cabriolet; son garçon devait me conduire. Je partis à onze heures en promettant à Annette de revenir le soir.

"Alpérine est une petite ville de deux mille habitants, à huit ou dix lieues de Bellombe; j'y arrivai vers trois heures de l'après-midi. Mon conducteur y était déjà venu trois ou quatre fois déjà et je savais par lui qu'il n'y avait à Alpérine qu'un seul hôtel et deux auberges où couchaient les voyageurs. Nous entrâmes dans une de ces auberges et je demandai à l'aubergiste s'il n'y avait pas chez lui, depuis quelques jours, un voyageur dangereusement malade.

"Il me répondit que non et ajouta qu'il n'avait pas entendu dire qu'il y fût un voyageur malade dans la ville.

"Néanmoins, il me conseilla de m'informer.

"Je laissai mon conducteur soigner son cheval et se soigner lui-même pour me mettre à la recherche du malade et de Mme la comtesse. J'allais à l'hôtel, puis à la deuxième auberge et dans trois ou quatre autres maisons, que l'on m'indiqua. Nulle part il n'y avait de voyageur malade et l'on ne savait pas ce que je voulais dire.

"Je ne comprenais plus et j'étais fort en peine. Comme je marchais dans la rue, très anxieux, me demandant où je pouvais aller encore et ce que je devais faire, je me trouvai tout-à-coup en face du curé d'Alpérine. Je l'arrêtai et, après lui avoir dit ce qui m'avait amené à Alpérine, je lui demandai si dans ces derniers jours, un voyageur mourant ne l'avait pas fait appeler.

"Le bon curé parut très surpris et il me répondit que depuis trois mois, grâce à Dieu, il n'avait pas eu à administrer les derniers sacrements.

"Il continua avec indignation:

"—La dame dont vous me parlez a été trompée, tout ne dit qu'elle est tombée dans un piège, qu'elle est victime d'une monstrueuse machination.

"Mais puisque la religieuse qui s'est présentée chez vous, à Bellombe, a dit qu'elle était la supérieure de la communauté des sœurs de Saint-Joseph d'Alpérine, je vais vous conduire à la communauté et vous verrez la mère supérieure de cette sainte maison.

"Je suivis le bon curé, et nous fûmes reçus par la supérieure, que je ne reconnus point. Mise au courant de la chose, elle jeta des cris d'indignation et de colère, et appela la justice du ciel sur les misérables sacrilèges qui avaient eu l'audace de se servir de son nom, de sa qualité, de son habit sacré pour commettre une pareille infamie, un crime aussi abominable.

"Hélas! monsieur Rouget, je ne pouvais plus en douter, madame la comtesse était tombée dans un piège, elle avait été audacieusement enlevée.

"Mais pourquoi et par qui? Je me le demande toujours.

"Le curé me quitta en me disant qu'il allait trouver immédiatement le juge de paix et réclamer une enquête prompte et sérieuse sur les faits criminels que je venais de lui dénoncer.

"Moi, je rentrai à l'auberge, désolé, désespéré, et avant de quitter Alpérine, j'écrivis à la senora Mercédès pour lui apprendre comment Mme la comtesse était tombée dans un piège.

"A l'heure où je vous écris, monsieur Rouget, la senora a probablement déjà reçu ma lettre, car je l'ai mise moi-même à la poste à Alpérine.

"Il était près de minuit quand je rentrai à Bellombe; j'ai mis ma chère femme, toujours très tourmentée, m'attendait avec une fiévreuse impatience.

"—Comment, s'écria-t-elle, tu ne ramènes pas notre chère madame?

"Je ne savais quoi lui répondre. Mais elle me pressait de questions. Il fallait parler, lui faire connaître l'affreuse vérité. Elle ne m'écouta pas jusqu'au bout. Elle fut prise subitement d'un accès de fureur si violent que j'eus peur un instant qu'elle ne devînt folle. Quand elle se fut calmée, je lui dis que j'avais écrit à Mlle Mercédès et que j'allais également prévenir M. Pierre Rouget. Elle m'approuva, elle me dit que je commettrais un inutile abus de temps à perdre pour se mettre à la recherche de Mme la comtesse.

"Moi, je ne suis qu'un pauvre vieux et je ne peux rien faire; d'ailleurs, je crains de faire des démarches qui seraient peut-être plus nuisibles.

"Seulement, j'avais du indice qui m'est que; mais rien. Pour moi, dans tout cela, rien n'est clair, et plus je réfléchis, plus je m'enfonce et me perds dans les obscurités.

"C'est à vous, monsieur Rouget, de voir si la misérable femme qui a enlevé Mme la comtesse doit être dénoncée à la justice.

"Ah! quelle horrible nuit nous avons passée!

"A ce moment, à travers les carreaux de ma fenêtre, je vois le facteur entrer dans une maison voisine de la nôtre; va-t-il venir chez nous? J'attends avec anxiété....

"Hélas! le facteur s'éloigne, il n'a rien pour moi.

"Voilà ma lettre écrite et je vais dans un instant la porter à la poste.

"C'est un coup terrible et cruel que je vais vous porter, mais je ne pouvais pas vous cacher notre malheur. Votre douleur ne sera pas plus grande que la nôtre.

"Mon Dieu, mon Dieu, qui nous dira où est Mme la comtesse?

"Croyez bien, monsieur Rouget, au dévouement respectueux du désolé.

"FRANÇOIS GASPARD."

Comme nous l'avons dit, Etienne avait été interrompu souvent dans sa lecture, et quand il arriva aux dernières phrases, sa voix n'avait plus de force et ses yeux noyés de larmes qu'il s'efforçait de retenir n'y voyaient presque plus.

Mme Pérard s'était affaissée sur un siège et sanglotait, la tête sur ses genoux.

L'ancien sergent n'avait pas fait un mouvement; il restait debout, immobile, comme pétrifié, et ses yeux démesurément ouverts, exprimant un indicible effroi, restaient fixés sur le jeune homme, comme s'il eût encore entendu des paroles sortir de sa bouche.

Quant à Etienne, bouleversé par un doute, une terrible idée qui s'était emparée de sa pensée, il était blanc comme un suaire.

Au bout d'un instant, cependant, le vieillard se ranima.

—Etienne, dit-il, que penses-tu?

—Que voulez-vous que je pense? Je suis comme vous écrasé par ce nouveau malheur; il nous frappe comme un coup de foudre et d'autant plus cruellement que nous ne l'attendions pas.

—Etienne, mon ami, crois-tu que le comte de Verdraine a voulu reprendre sa femme?

—Je ne crois pas, je ne peux rien dire et ne vous rien supposer; ce qu'il nous faut avoir c'est une certitude.

La comtesse de Verdraine est tombée dans un piège, a été enlevée, voilà le fait. Qui est l'auteur de cet enlèvement? En cherchant, nous le saurons.

Le jeune homme passa sa main sur son front mouillé de sueur et se redressa, une flamme dans le regard.

—Mais, reprit-il d'une voix forte, à quoi sert de se lamenter? Pas de faiblesse quand il faut être énergique; pas de paroles inutiles quand il faut agir; ce ne sont pas des plaintes et des larmes qu'il faut en ce moment, c'est de la résolution.

Père Rouget et vous aussi, madame Pérard, écoutez-moi je vais partir, dans une heure, je serai sur la route de Beaune; demain matin j'arriverai à Bellombe, et après-demain je serai à Grenoble. Je ne sais pas encore ce que je ferai. Dieu m'inspirera. A tout prix, il faut que je sache, que je sorte de l'incertitude où je suis.

—Ah! Etienne! Etienne! s'écria la mère éplorée, les mains tendues vers le jeune homme.

—Sèchez vos larmes, madame Pérard, et ayez confiance; je retrouverai votre fille comme j'ai retrouvé Georges et Edouard. Je vais partir et je vous promets, je vous jure de ne pas revenir à Saint-Amand sans savoir ce qu'est devenue la comtesse de Verdraine. J'ai même un autre espoir.

—Lequel? demanda le vieillard.

—Celui de la ramener à Saint-Amand.

—Oh! brave garçon, brave garçon! fit le père Rouget, en serrant le jeune homme dans ses bras.

—Etienne, dit la mère de Paule, vous voyez combien est grande ma confiance en vous; je ne pleure plus! Etienne, Etienne, ramenez moi ma fille, ramenez-la moi et je vous bénirai.

—En attendant, dit le père Rouget avec une sorte de brusquerie, embrasse-le donc.

Et il poussa le jeune homme dans les bras de sa fille.

Etienne les quitta, en leur promettant d'écrire dès qu'il saurait quelque chose et se hâta de rentrer chez lui.

Rapidement il apprit à sa mère l'enlèvement de la comtesse et lui annonça son départ immédiat.

Mme Denizot leva ses bras et ses yeux vers le ciel et répondit simplement à son fils:

—Etienne, fais ce que tu veux.

—Chère mère, dit-il, je n'ai pas une minute à perdre, car je veux être à Beaune au passage du train; pendant que je vais m'habiller, préviens le domestique que je l'emmènerai pour ramener la voiture et donne-lui l'ordre d'atteler tout de suite.

Le jeune homme monta dans sa chambre et en sortit au bout de vingt minutes, prêt à partir.

Georges et Edouard venaient d'arriver, amenés par Mélie qui était allée les chercher. Nous savons que Mme Denizot et la bonne ne pouvaient plus se passer des enfants et qu'elles auraient voulu les avoir constamment avec elles.

Comme toujours, le fidèle Miro avait suivi ses jeunes maîtres.

Etienne prit les deux petits garçons dans ses bras, couvrit leurs joues de baisers et les tint longtemps serrés contre sa poitrine.

—Voilà la voiture qui t'attend, lui dit Georges, où donc vas-tu?

—Je vais faire un petit voyage.

—Quand reviendras-tu?

—Dans trois ou quatre jours.

—Quatre jours, c'est longtemps. Mais, dis, iras-tu voir maman?

—Oui, mon ami, oui, j'irai voir votre maman, répondit le jeune homme d'une voix oppressée et retenant ses larmes prêtes à jaillir.

Les petits battirent joyeusement des mains.

—Tu es gentil, Etienne, bien gentil, dit Georges.

—Oui, bien gentil, bien gentil, répéta Edouard.

—Nous aimons toujours maman, oh! mais beaucoup; mais tu lui diras que c'est une méchante de ne pas venir tout de suite à Saint-Amand, près de son petit Georges et de son petit Edouard.

—Tu sais bien qu'elle est malade et qu'elle ne peut venir encore.

—Oui elle est malade, maman; mais tous les jours nous prions le bon Dieu pour qu'elle ne soit plus malade.

—Aussi, mon ami, elle sera bientôt guérie et viendra retrouver son cher petit Georges et son cher petit Edouard.

—Oui, n'est-ce pas? Tu lui diras que si elle ne vient pas tout de suite, nous irons la chercher avec maman Pérard et Mélie.

Pendant cette petite conversation, le chien avait placé sa tête intelligente sur la caisse d'Etienne et tout en écoutant, comme s'il eût compris, il regardait le jeune homme ayant l'air de lui dire: Est-ce que tu ne m'embrasses pas aussi, moi? Pourquoi ne me parles-tu pas?

Etienne fut frappé de l'expression du regard de l'animal.

—Mon brave Miro, mon bon chien, fit-il.

Comme s'il n'eût attendu que ces paroles, Miro se dressa sur ses pattes de derrière et se mit à lécher la figure de l'ami de ses maîtres.

—Allons, c'est bien, c'est bien, en voilà assez, dit Etienne en se levant.

Mais Miro voyait que le jeune homme allait partir; il sautait, bondissait autour de lui, se frottait contre ses jambes, puis s'arrêtait et le regardait. Ses yeux parlaient.

—Est-ce que tu voudrais venir avec moi? lui dit Etienne.

Miro aboya et se livra à de nouveaux exercices de voltige.

Etienne eut un moment d'hésitation.

—Non, se dit-il, il m'embarrasserait.

Et s'adressant à Miro:

—Je ne peux pas t'emmener, lui dit-il; reste avec tes maîtres, mon bon chien, reste.

Miro comprit, car aussitôt il cessa ses gambades et devint triste.

Le jeune homme embrassa sa mère, une fois encore les enfants, caressa de la main la tête du chien et monta dans sa voiture à côté de son domestique. Le cheval partit au petit trot.

Alors Miro tourna